

Le quatrième

Il venait de raccrocher. Le son léger, presque subtil du vieux téléphone à cadran résonnait au loin dans son oreille, comme une alarme pour ses cicatrices futures.

C'était la troisième fois qu'elle lui avait parlé.

La première fois, c'était trois jours avant. La sonnerie l'avait surpris. Elle avait brisé le silence dans un éclat de verre qui ne veut pas finir. Il n'avait pas tout de suite compris que c'était cet objet qui criait. Il ne l'avait jamais entendu. Il ne savait pas qu'il était connecté avec l'extérieur. Pour lui, ce n'était qu'un ensemble de formes que le passé avait épargné.

Il lui avait fallu une longue minute pour comprendre que le bruit ne cesserait pas tant qu'il n'y mettrait pas fin lui-même. Il avait soulevé le combiné et avait, dans un mouvement d'un naturel déconcertant, porté la partie connectée à l'appareil à sa bouche et l'autre extrémité à son oreille comme si ce geste était une part essentielle de la nature de son espèce, puis il avait prononcé le mot universel et avait attendu en silence qu'à l'autre bout de la communication l'initiateur accomplisse sa part du marché et qu'un dialogue se crée.

Toutefois, il avait fallu trois longues secondes avant que cet autre, ou plutôt cette autre, ne prononçât les mots magiques. Durant ce temps, le jeune homme (car il s'agit bien ici d'un homme jeune, que l'on aurait presque pu appeler un adolescent si son cœur et sa volonté de maturité ne l'empêchaient pas de refuser cette dénomination pour celle, plus moderne et moins catégorisante de *jeune homme*) avait douté de l'origine du bruit. Certes, ce dernier s'était tu au moment même de l'action de notre protagoniste de se saisir du combiné, mais combien de cas similaires (que le commun appelle *signe* mais que lui appelait *coïncidence*) s'étaient déjà produits dans l'immense cycle de l'histoire du monde? Établir une vérité par la simple entremise d'actions vraisemblablement reliées avaient pendant longtemps mené son espèce à la création d'icônes invisibles (qui étaient à présent qualifiées de fausses) qui avaient perturbé la

compréhension du monde et de l'univers, et il n'avait pas voulu, en temps que membre qui se disait et se voulait *éclairé* par le savoir accumulé par l'humanité, tirer des conclusions qui n'auraient pas été intensément et éminemment vraies. Aussi, lorsque cette autre avait prononcé son premier mot, le jeune homme avait su qu'il ne s'était pas trompé (ou s'était-il trompé? Il ne pouvait le savoir alors et ne le saura jamais vraiment, sauf peut-être au moment ultime qui précède le trépas, l'instant dernier de toute existence où ce qui précède ne pourra plus être perçu autrement, car plus rien ne sera jamais plus perçu après cela) et que cet objet d'un autre temps était bel et bien un appareil de communication semblable à celui qu'il possédait, bien que bien différent de forme et d'usage.

Cette autre avait commencé par lui dire bonjour de cette manière détachée et profonde que l'on réserve habituellement à ceux qui partagent notre temps depuis longtemps et à qui il n'est plus question de souhaiter un vrai bonjour car l'autre sait déjà au plus profond de lui que cela va de soi, et avait attendu que son interlocuteur lui réponde, ce qu'il fit, mais d'une manière moins naturelle, plus empreinte de surprise, ne sachant à qui il parlait ni ce qui allait être dit.

Juste après avoir également dit bonjour, notre protagoniste avait cru bon de devoir se présenter afin de pouvoir en retour demander à qui il s'adressait, mais il n'en avait pas eu le temps. Son interlocutrice avait débuté son récit comme on lit un livre à un enfant qui, bordé dans son lit et insouciant des vicissitudes de la vie, s'apprête à plonger dans la pureté de son sommeil. Elle n'avait cependant présenté ni le contexte de son récit, ni l'époque. Le drame avait été plaqué dans le réel du jeune homme et s'était imposé immédiatement, indubitablement, comme une scène que l'on observe au travers d'un mur percé d'un trou. Elle avait parlé et lui, récepteur placé ici par les aléas d'un destin dont il n'avait pas conscience, avait senti chaque phrase pénétrer en lui par toutes les portes de sa peau et briser, sous l'effet des marées qui viennent avec tous les récits de ce type, la stabilité des fondations qui constituaient son identité profonde. Ce tsunami, dont la violence ne serait pleinement comprise par le jeune homme que plusieurs mois plus tard, avait causé un frémissement

semblable à celui que cause un poignard qui pénètre les chairs et avait tétanisé ses muscles et ses os. En lui il avait pu sentir que plus rien ne serait plus jamais pareil car, comme un aveugle à qui la vue est miraculeusement rendue, il avait pu à présent voir; mais pour lui l'émerveillement n'avait pas existé; il n'avait vu que son aveuglement passé, un aveuglement qui n'avait existé que de son propre fait, par sa propre volonté de ne pas *vouloir* voir, et à cause de cela la chute qui avait été en train de se saisir de tout son être n'en avait été que plus *violente*, car il en avait été et la victime et le bourreau, et pendant ce temps le ton de la voix qu'il était en train d'entendre, une voix qui avait eu les couleurs de ces fées qui peuplent les contes des époques évanouies, avait transmis les thématiques les plus sombres et les plus *viles* de l'humanité, des histoires qui n'auraient jamais dû pouvoir être affublées d'aucun adjectif du domaine du réel et qui, par cette impossible association, était l'outil de la manifestation la plus crue, la plus follement sincère de la *vérité*.

C'est au milieu d'une phrase qui avait annoncé un climax plus important encore que tous ceux évoqués précédemment que la voix se fit silence. Le jeune homme, incapable de se convaincre qu'il avait pu en être ainsi, était demeuré immobile dans l'attente de la reprise de l'histoire, oreille figée dans l'attente des sons qui justifiaient son existence. Toutefois, lorsqu'il était devenu clair que du combiné ne proviendrait plus aucun mot originaire de son interlocutrice, son état s'était transformé. Bien entendu, pour un observateur extérieur, l'extrême similitude entre son état précédent et celui qui était né de la certitude du mutisme aurait rendu toute différenciation absurde mais pour lui il n'avait pu en être rien. L'attente avait fait place à un état totalement différent: *l'impénétrabilité*. Ses sens s'étaient fondus en un ensemble hermétique qui avait interdit toute communication avec l'extérieur, ce qui par la même occasion avait coupé du monde du dehors l'esprit de ce jeune homme, ne laissant que l'apparence fantoche d'un être humain pris dans une posture carnavalesque, les pieds figés dans un sol trop ciré, la main gauche lâche posée contre sa cuisse, les épaules tombantes et la mâchoire timidement entrouverte. N'était plus demeurée que la respiration, qui aurait tout aussi bien être du fait d'une mécanique

hasardeuse que d'une routine biologique, léger sifflement quasiment inaudible, résultat d'une valve usée ou d'un sphincter pris entre deux états, marque préfigurative d'un dérèglement qui avait encore à s'imposer au reste du corps pour devenir le symbole évident du *trauma* dont avait été victime l'esprit qui y était contenu.

Lorsque la réalité s'était manifesté dans son environnement proche, cela avait été par l'intermédiaire de sa soeur qui rendait visite à sa grand-mère, propriétaire du lieu et du singulier téléphone qui avait servi d'intermédiaire dans l'étrange intrigue qui venait de se dérouler, le jeune homme fut brusquement rappelé à lui-même ainsi qu'aux banalités dont était ceinte sa vie. Le soupçon d'in vraisemblable qu'avait contenu sa dernière heure s'était évanoui avec la même célérité que l'on rejette un mirage. Cela avait-il réellement eu lieu? Il n'avait pu en être certain; aucun indice n'avait pu lui prouver avec certitude que ce qu'il avait entendu n'était pas venu de sa propre imagination: le téléphone qu'il avait utilisé n'avait jamais sonné auparavant, il ne pouvait en aucune façon rappeler la personne afin de s'assurer de son existence, cette dernière ne lui ayant donné ni nom, ni adresse, ni numéro, et surtout, l'histoire qui lui avait été comptée, toute abondante de détails qu'elle eut été, n'en demeurait pas moins d'une extravagance difficilement acceptable pour avoir pu se tenir dans le domaine du réel. La seule solution valable pour le jeune homme était donc qu'il avait tout simplement imaginé tout cela, que son cerveau, dans un élan spontané et farfelu, avait fabriqué un ensemble d'éléments qui s'étaient imbriqués les uns aux autres d'une manière si incroyablement *cohérente* qu'ils avaient formé une structure que son cortex avait immédiatement conçue comme impossible à rejeter et qui, maintenant qu'un bruit extérieur était venu en déstabiliser l'équilibre fragile, était retournée à sa nature première et unique, celle du plus simple et du plus banal *rêve*.

Entre cet instant et le deuxième appel (qui eut lieu quelques heures après le premier), le jeune homme avait considéré les mots qui lui avaient été offerts comme on considère les élucubrations maladroites d'un vieillard

sur son propre passé, et plus les minutes étaient passées, plus l'impression d'une incohérente *fabulation* avait remplacé celle d'une réalité incompréhensible dont la véracité ne pouvait être confirmée. Il avait donc retrouvé peu à peu sa vie de la même manière que l'on replonge dans le sommeil après un cauchemar, à la fois libre de l'emprise qu'ont eu sur soi des images nébuleuses bien que pourtant toujours prisonnier, d'une certaine manière, de l'implacable certitude de leur *pouvoir*. À plusieurs reprises durant cette étrange journée, il avait senti en lui comme une pression lancinante de vouloir en parler à quelqu'un, de partager, même si ce n'aurait été qu'au travers de vagues allusions, un peu de cette expérience à mi-chemin de l'illusion. Mais il n'avait pas su avec *qui* le faire. La peur d'être regardé étrangement, d'être moqué, de voir dans l'oeil de l'interlocuteur ce mélange grinçant d'incompréhension et de mépris qui naît de la découverte d'un détail qui remet en question la santé même de celui que l'on observe, mais aussi le simple fait que lui-même ne savait pas *exactement* ce qu'il avait vécu, tout cela avait participé au fait que l'étrange moment dont il avait été plus le témoin qu'autre chose était demeuré, à cause de son caractère secret, d'autant plus mystérieux et d'autant moins partageable, et plus le temps avait passé, plus le sentiment que le *moment* était passé avait grandi, jusqu'à ce que, peut-être lassé de ne voir que ressasser ce qui deviendrait un jour un halo diffus dans le paysage de son quotidien, ou bien alors frustré de ne pas avoir pu ou su saisir un moment adéquat pour exprimer cet étrange épisode de sa vie, il avait décidé de le ranger avec ses espoirs enfantins et ses désirs impossibles dans cette partie de soi que l'on nomme le passé incompatible, et avait continué sa vie comme si rien de cela ne s'était jamais produit.

Aussi, lorsque tandis qu'il s'était tenu près de lui le téléphone sonna de nouveau le lendemain, un mouvement d'hésitation s'était emparé de sa main et de son esprit: cela était-il vrai? Et si oui, voulait-il permettre à cet inexplicable monologue de s'immiscer de nouveau dans sa vie? Cela allait-il même se reproduire, ou bien autre chose allait-il prendre place par cet appel au contact, quelque chose qui serait complètement différent de ce

qui s'était produit la veille et qui viendrait se rajouter, par sa superposition d'action, à ce que le jeune homme considérait de plus en plus comme une incartade de son esprit en mal de surprenant?

Et puis, de quoi pouvait-il bien avoir peur? Il n'y avait aucune logique dans la crainte qui grattait aux contreforts de son être? Absolument aucune.

L'instant d'après, il s'était mis à parler dans le combiné, à dire qu'il ne se laisserait pas guider cette fois-ci par des mots provenant d'une interlocutrice inconnue et qu'il n'écouterait qu'à la condition unique que la personne à l'autre bout de la conversation se présente et explique pourquoi elle avait agi de la sorte.

Après un court silence, elle lui avait répondu. Les mots qu'elle avait employés alors ne demeurèrent pas dans l'esprit du jeune homme, sinon qu'une *impression*, lourde et omnipotente, d'un impossible. La conversation avait été finie avant même que le jeune homme ne se fût remis de ses émotions, ce qui avait eu pour conséquence de renforcer l'état de désœuvrement dans lequel le premier appel l'avait plongé. Sa peau avait été parcourue de frissons semblables à ceux générés par un vent froid et soudain qui vient prendre par surprise; les cheveux de sa nuque avaient été eux aussi sollicités, non pas par une quelconque action du climat mais par ces sentiments indéfinissables qui proviennent d'une remise en question de la réalité causée par une inadéquation entre le réel et l'espace intérieur. Le jeune homme avait en effet été *terrorisé* par le deuxième discours de la femme, mais il n'avait pas conservé le souvenir du pourquoi. C'était un état de fait: il avait été au bord de la panique. Ses doigts s'étaient mis à trembler, ses paumes étaient devenues moites et ses genoux avaient refusé de le porter. La volonté de liberté qui caractérise son âge avait été réduite à néant et lui avait été entraîné dans le torrent du futur comme un nourrisson ballotté par les flots et sur le point de se *noyer*. Sa respiration s'était faite plus intense et inutile; ses poumons, qu'aucune blessure ou maladie n'avait jamais entachés, n'avaient plus eu l'air d'avoir aucune fonction exceptée celle, perverse, de rappeler au garçon qu'un jour, il avait pu respirer. À cause de cela, son corps tout entier avait été pris de

convulsions et un son rauque semblable à une quinte de toux gorgée de sang s'était déversé de sa gorge jusque sur le plancher, le maculant d'un fluide mousseux qui s'était infiltré entre les lattes comme l'aurait fait un animal que l'extérieur apeure. Il avait cherché et cherché dans ce qui n'était pas lui quelque chose qui aurait pu rentrer en lui et le rendre tel qu'il avait toujours été, puisant dans la forme du bois qui composait le sol et dans l'humidité de l'atmosphère lourde et appesantie de cette habitation séculaire les fragments d'un comportement atavique qui avait porté son organisme à se nourrir de l'air. Toutefois, tout avait semblé le fuir si ce n'était l'idée, étrangement réconfortante, d'une *fin* à venir.

Ce fut après qu'il eut repris conscience qu'il s'était rendu compte que son corps avait retrouvé ses fonctions d'origine. Durant le temps qui s'était écoulé entre la certitude de son trépas et son réveil, ses muscles et ses nerfs avaient réintégré d'eux-mêmes leur usage, circuit programmé pour assurer sa propre survie dans un environnement qui lui permettait d'être et sur lequel et dans lequel chaque élément avait son propos remarquablement *assujetti* à sa fin. L'état de tension immense qui avait comblé chaque strate de son individualité au point de la faire s'effondrer dans un enchevêtrement de défaillances avait laissé place à un calme suspect que le jeune homme, à présent capable de le remarquer grâce au contraste qu'il représentait avec son état précédant son évanouissement, n'avait pu pleinement accueillir en lui-même, lui ajoutant une veine diffuse de méfiance qui avait agi sur lui et sur tout ce qui l'avait entouré à la manière de ces saveurs secondaires qui viennent teinter les mets les plus traditionnels des cultures humaines. Jamais il n'aurait ni dû ni pouvoir ressentir une paix si totalement claire autrement que par l'entremise d'un état de *choc*, car même s'il n'était pas en mesure de pouvoir se souvenir des mots qui lui avaient été transmis par son interlocutrice lors de leur deuxième entretien, notre protagoniste avait su alors que la teneur de son discours ne pouvait recevoir d'autre qualificatif que celui de *funeste*. Aussi avait-il, sans avoir besoin d'y réfléchir ni même d'avoir dû considérer les bénéfices et les handicaps que représentait la détérioration d'un tel état de félicité, apposé sur lui la marque profane d'une *malédiction*.

Que pouvait-il faire? La question s'était infiltrée en lui de la même manière que certaines images s'imposent aux artistes ou aux individus soumis aux produits les plus pénétrants. Cependant, la réponse, elle, lui était demeurée inaccessible. Qu'aurait-il pu faire face à cet état nouveau, ce délaissement de tout ce qui avait constitué son environnement immédiat et futur pour lequel seul le terme de flottement (terme bien peu représentatif de la neutralité observée dont il était victime) paraissait convenir? La dualité, propre aux états communs de l'être qui traverse la vie sur l'esquif de sa propre certitude, n'avait aucune prise sur les interrogations que le jeune homme sentait en lui; non pas qu'une affirmation ou une négation n'eussent pu apporter un quelconque élément de réponse à ces questionnements posés à voix haute, mais il sentait que leur fondement n'aurait été qu'*inadéquat* et qu'admettre l'une ou l'autre, voire même les deux, n'aurait eu pour effet que de le plonger dans un état encore plus indécis, ou plutôt (et c'était ainsi qu'il se sentait, même s'il savait que le sens du terme ne serait et ne pourrait être réellement compris que par lui-même) *indigent*. Non, aucune réponse de l'ordre du binaire ne pouvait servir de remède à la torpeur qui, lentement mais avec une rigueur proche de la méthode, infiltrait jusqu'aux cellules les plus intimes de sa pensée, et l'irrévocabilité de cette découverte, au delà de la logique nouvelle qu'elle apportait avec elle dans le monde intérieur du garçon, lui fit prendre conscience de l'illusion enfantine dans laquelle son existence avait été si effrontément (bien que selon une raison qu'il pouvait facilement se représenter) baignée, et de l'arrogance qu'il avait eu d'oser se définir lui-même sous le terme d'adulte.

Son regard était alors venu se porter sur les reliefs de ce territoire dont il n'avait, il s'en rendait compte à présent, fait qu'observer la carte, une carte aux couleurs éclatantes qui adoucissaient les monts et les vaux les plus inaccessibles aux êtres que la *révélation* n'a pas encore frappés, et des ravins aux pics, des espaces ouverts aux forêts les plus impénétrables, chaque courbe, chaque dentelure offrait à ses yeux l'existence dans son essence la plus *crue*; et il demeura coi face à elle, non pas comme ces freluquets qui, sous couvert d'une ignorance audacieuse s'élancent vers un

sein qui, une fois le voile retiré, les subjuguait par la rondeur de sa grâce, mais comme un roi qui, soudain, découvre au travers du miroir que son pouvoir n'est rien face aux rides qui parsèment sa peau.

Ce n'est qu'à ce moment que son regard était venu se porter sur le combiné qui pendait le long de la petite table, le fil tout juste encore assez souple pour autoriser un balancement irrégulier au morceau de plastique dur qui avait servi de point de départ à sa nouvelle existence et le bruit de la communication qui avait cessé qui avait continué de gémir, faible, comme s'il se trouvait loin, très loin. Le jeune homme avait pris l'objet et l'avait reposé sur sa base, avec à l'esprit que c'était la première fois qu'il accomplissait réellement ce geste, que toutes les fois précédentes, ce qu'il avait fait n'avait été qu'imitation de ce qu'il avait vu faire par d'autres avant lui. Cette fois-ci, lui seul était responsable de ce mouvement et de la décision qui l'avait amorcée. Il avait redonné à l'appareil sa forme primaire, son état de plein potentiel afin qu'il puisse de nouveau exercer ce pour quoi il avait été fabriqué. Il avait fait ça. Lui. Puis, au lieu de se détourner et de rejoindre ce monde qui, il l'avait autant senti qu'il l'avait su, serait différent de celui dans lequel il avait toujours vécu, il était resté à cet endroit précis, les yeux fixés sur cet objet, cette forme et cette fonction, avec dans sa tête une nouvelle question : quelle était sa fonction, à *lui*?

Il n'avait jamais lu aucun livre ni entendu aucun professeur parler de ceci. Les Stoïciens, Descartes, Kant et Heidegger lui étaient inconnus. Jamais personne ne l'avait initié à ces recherches qui parcourent l'humanité. Jamais personne ne l'avait tenu par la main tandis que de tout son corps il aurait plongé son regard dans le gouffre béant de l'indiscernable. À la place, il y avait été poussé, et dans sa chute il ne pouvait voir que le rebord autrefois rassurant sans le savoir qui se dissolvait dans le plus puissant des acides, cet espace qui ronge le bonheur le plus serein comme la douleur la plus sauvage: le *passé*.

Son pouls s'accéléra, ses mains redevinrent fiévreuses, ses muscles furent de chiffon mais ses sens, que son être profond aurait voulu entendre défaillir afin de pouvoir, s'il ne pouvait fuir, au moins oublier, demeurèrent

imperturbablement connectés, ajoutant à la souffrance de son impuissance la torture de sa contemplation.

Il aurait voulu crier mais il sut qu'il ne le ferait pas. L'inutilité manifeste de cet acte lui était apparue sans qu'il eut besoin de l'expérimenter. Il aurait voulu parler mais il sut que personne ne le comprendrait car il ne possédait aucun mot pour représenter ce qui le secouait; et même s'ils avaient existé, même si un ensemble de sons orchestrés d'une manière particulière avait pu dévoiler l'abîme dans lequel il se déversait, une partie de lui aurait refusé de transmettre cette tempête de peur qu'elle ne foudroie quiconque devenu son réceptacle.

Il était seul... si ce n'était cette voix qui avait brisé l'éternité invisible de l'enfance.

Elle était.

Il attendrait son appel prochain et il lui partagerait la naissance de son âme.

Il attendrait.

.
. .
.

Le quatrième.